

Pauvres gens misérables, peuples insensés, nations opiniâtres à votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, voler et dépouiller vos maisons des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos
5 biens, de vos familles, de vos vies. Et tous ces dégâts, ces malheurs, cette ruine, ne vous viennent pas des ennemis, mais certes bien de l'*ennemi*, de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, de celui¹ pour qui vous allez si courageusement à la guerre, et pour la grandeur duquel vous ne refusez pas de vous offrir vous-mêmes à la mort. Ce maître¹ n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il
10 tous ces yeux qui vous épient, si ce n'est de vous ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il n'était d'intelligence² avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron³ qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste, vous meublez et remplissez vos maisons pour fournir
15 ses pilleries, vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure⁴, vous nourrissez vos enfants pour qu'il en fasse des soldats dans le meilleur des cas, pour qu'il les mène à la guerre, à la boucherie, qu'il les rende ministres⁵ de ses convoitises et exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder⁶ dans ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles
20 les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir.

Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre.

1. Le tyran.
2. Complice.
3. Les receleurs du larron : ceux qui cachent les choses dérobées par le voleur.
4. Sa recherche obsessionnelle des plaisirs sexuels.
5. Auxiliaires.
6. Se faire dorloter, se faire traiter avec toutes les délicatesses possibles.

- IPHICRATE. – Suis-moi donc.
ARLEQUIN *siffle*. – Hu ! hu ! hu !
IPHICRATE. – Comment donc ! que veux-tu dire ?
ARLEQUIN, *distrain*, *chante*. – Tala ta lara.
5 IPHICRATE. – Parle donc ; as-tu perdu l'esprit ? à quoi penses-tu ?
ARLEQUIN, *riant*. – Ah ! ah ! ah ! Monsieur Iphicrate, la drôle d'aventure ! je vous plains, par ma foi ; mais je ne saurais m'empêcher d'en rire.
IPHICRATE, *à part les premiers mots*. – Le coquin abuse de ma situation : j'ai mal fait de lui dire où nous sommes.
Arlequin, ta gaieté ne vient pas à propos ; marchons de ce côté.
10 ARLEQUIN. – J'ai les jambes si engourdis !...
IPHICRATE. – Avançons, je t'en prie.
ARLEQUIN. – Je t'en prie, je t'en prie ; comme vous êtes civil et poli ; c'est l'air du pays qui fait cela.
IPHICRATE. – Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens ; et, en ce cas-là, nous nous embarquerons avec eux.
15 ARLEQUIN, *en badinant*. – Badin, comme vous tournez cela ! (*Il chante.*)
L'embarquement est divin,
Quand on vogue, vogue, vogue ;
L'embarquement est divin
Quand on vogue avec Catin¹.
20 IPHICRATE, *retenant sa colère*. – Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.
ARLEQUIN. – Mon cher patron, vos compliments me charment ; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin² qui ne valent pas ceux-là ; et le gourdin est dans la chaloupe³.
IPHICRATE. – Eh ! ne sais-tu pas que je t'aime ?
ARLEQUIN. – Oui ; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, et cela est mal placé. Ainsi,
25 tenez, pour ce qui est de nos gens, que le ciel les bénisse ! s'ils sont morts, en voilà pour longtemps ; s'ils sont en vie, cela se passera, et je m'en goberge⁴.
IPHICRATE, *un peu ému*. – Mais j'ai besoin d'eux, moi.
ARLEQUIN, *indifféremment*. – Oh ! cela se peut bien, chacun a ses affaires : que je ne vous dérange pas !
IPHICRATE. – Esclave insolent !
30 ARLEQUIN, *riant*. – Ah ! ah ! vous parlez la langue d'Athènes ; mauvais jargon que je n'entends plus.
IPHICRATE. – Méconnais-tu ton maître, et n'es-tu plus mon esclave ?
ARLEQUIN, *se reculant d'un air sérieux*. – Je l'ai été, je le confesse à ta honte, mais va, je te le pardonne ; les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes, j'étais ton esclave ; tu me traitais comme un pauvre animal, et tu disais que cela était juste, parce que tu étais le plus fort. Eh bien ! Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi ; on va te faire esclave à ton tour ; on te dira aussi que cela est juste, et nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là
35 ; tu m'en diras ton sentiment, je t'attends là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable ; tu sauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevaient la même leçon que toi. Adieu, mon ami ; je vais trouver mes camarades et tes maîtres.
Il s'éloigne.
40 IPHICRATE, *au désespoir, courant après lui, l'épée à la main*. – Juste ciel ! peut-on être plus malheureux et plus outragé⁵ que je le suis ? Misérable ! tu ne mérites pas de vivre.
ARLEQUIN. – Doucement ; tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.

1. Diminutif du prénom « Catherine » : fille de la campagne.

2. Arme en forme de gros bâton court, servant à frapper.

3. Le bateau avec lequel ils ont échoué sur l'île des esclaves.

4. Je m'en moque (familier).

5. Offensé.

2013

Jeudi 7 février

5 À la caisse, une femme prend ses articles scannés et les met dans les sacs de plastique Auchan avec une lenteur qu'on soupçonne calculée. Elle fait remarquer à la caissière que l'un des sacs vient de crever et demande qu'il soit remplacé. La caissière lui dit d'aller en chercher un autre. Elle y va en se glissant derrière les clients de la file, revient sans se presser. On suit silencieusement ses faits et gestes. Consciente de la tension, la caissière aide la

10 cliente à transférer les articles du sac troué dans le nouveau. Il y a une atmosphère palpable de réprobation à l'égard d'une personne qui s'autorise à prendre tout son temps sans souci de celui des autres. Qui bafoue les règles implicites d'un civisme consommateur. D'un code de bonne conduite qui oscille entre les droits - de refuser l'article qui s'avère défectueux, de vérifier son ticket de caisse - et les devoirs - ne pas gruger dans la file d'attente, laisser passer une personne enceinte ou handicapée, être poli avec la caissière, etc.

15 L'agitation en tous sens qui parcourt les grandes surfaces tombe brusquement aux caisses. La file d'attente, nasse¹ dont on ne peut pas sortir - sauf à ses risques et périls de se retrouver dans une autre bien pire - nous fige dans l'immobilité. Dans les allées de l'hyper, les gens étaient des présences qu'on croise et voit vaguement. C'est seulement aux caisses qu'ils s'individualisent.

20 Le passage à la caisse constitue le moment le plus chargé de tensions et d'irritations. Vis-à-vis de la caissière dont on s'empresse d'évaluer la rapidité ou la lenteur. Des clients qui :
ont des caddies débordants (mais pas plus que le nôtre)
n'ont pas vu l'absence de code-barres sur un article, vont devoir retourner dans le rayon pour l'échanger
sortent un chéquier de leur sac, annonçant un rituel de gestes - détachement précautionneux du chèque, vérification de la carte d'identité, l'écriture du numéro de la carte au dos du chèque, la signature du chèque, sa

25 remise, au revoir et merci - qui paraît intolérable, la goutte d'attente en trop.
Le temps de l'attente à la caisse, celui où nous sommes le plus proche les uns des autres. Observés et observant, écoutés, écoutant. Ou simplement nous saisissant de manière intuitive, flottante.

30 Exposant, comme nulle part autant, notre façon de vivre et notre compte en banque. Nos habitudes alimentaires, nos intérêts les plus intimes. Même notre structure familiale. Les marchandises qu'on pose sur le tapis disent si l'on vit seul, en couple, avec bébé, jeunes enfants, animaux.

Exposant son corps, ses gestes, sa vivacité ou sa maladresse - son statut d'étranger quand on réclame l'aide de la caissière pour compter les pièces. Son souci d'autrui - en plaçant le séparateur de caisse derrière ses courses à l'intention du client suivant, en rangeant son panier vidé au-dessus des autres.

30 Mais nous fichant au fond d'être exposés dans la mesure ou l'on ne se connaît pas. Et la plupart du temps ne nous parlant pas. Comme s'il était saugrenu de lier conversation. Ou simplement impensable pour certains, avec leur air d'être là sans y être, pour signifier qu'ils sont au-dessus du gros de la clientèle d'Auchan.

1. Piège, comme les filets utilisés par les pêcheurs pour empêcher les poissons de retourner dans la mer.

Elle passa quarante années dans cette dissipation, et dans ce cercle d'amusements qui occupent sérieusement les femmes ; n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant jamais mis dans sa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de son prochain, et les intérêts de son cœur. Enfin, quand elle se vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'esprit passent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de Racine, et fut étonnée de sentir en les lisant encore plus de plaisir qu'elle n'en avait éprouvé à la représentation : le bon goût qui se déployait en elle lui faisait discerner que cet homme ne disait jamais que des choses vraies et intéressantes, qu'elles étaient toutes à leur place ; qu'il était simple et noble, sans déclamation, sans rien de forcé, sans courir après l'esprit ; que ses intrigues, ainsi que ses pensées, étaient toutes fondées sur la nature : elle retrouvait dans cette lecture l'histoire de ses sentiments, et le tableau de sa vie.

On lui fit lire Montaigne : elle fut charmée d'un homme qui faisait conversation avec elle, et qui doutait de tout. On lui donna ensuite les grands hommes de Plutarque : elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes.

L'abbé de Châteauneuf la rencontra un jour toute rouge de colère. « Qu'avez-vous donc, madame ? » lui dit-il.

— J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet ; c'est, je crois, quelque recueil de lettres ; j'y ai vu ces paroles : Femmes, soyez soumises à vos maris ; j'ai jeté le livre.

— Comment, madame ! Savez-vous bien que ce sont les *Épîtres* de saint Paul ?

— Il ne m'importe de qui elles sont ; l'auteur est très impoli. Jamais Monsieur le maréchal ne m'a écrit dans ce style ; je suis persuadée que votre saint Paul était un homme très difficile à vivre. Était-il marié ?

— Oui, madame.

— Il fallait que sa femme fût une bien bonne créature : si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. Soyez soumises à vos maris ! Encore s'il s'était contenté de dire : Soyez douces, complaisantes, attentives, économes, je dirais : Voilà un homme qui sait vivre ; et pourquoi soumises, s'il vous plaît ? Quand j'épousai M. de Grancey, nous nous promîmes d'être fidèles : je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la sienne ; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves ? N'est-ce pas assez qu'un homme, après m'avoir épousée, ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois est mortelle ? N'est-ce pas assez que je mette au jour avec de très grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur ? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très désagréables pour une femme de qualité, et que, pour comble, la suppression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort sans qu'on vienne me dire encore : Obéissez ?

Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différents de ceux des hommes ; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que Molière a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître ! Quoi ! Parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, et que mon menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très humblement ? Je sais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres, et qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai peur que ce ne soit là l'origine de leur supériorité.

Mais alors, je pose la question suivante : la colonisation a-t-elle vraiment mis en contact ? Ou, si l'on préfère, de toutes les manières d'établir contact, était-elle la meilleure ?

Je réponds non.

Et je dis que de la colonisation à la civilisation, la distance est infinie ; que, de toutes les expéditions coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux élaborés, de toutes les circulaires ministérielles expédiées, on ne saurait réussir une seule valeur humaine. [...]

Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à *déciviliser* le colonisateur, à l'*abrutir*¹ au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme² moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a au Viêt-Nam une tête coupée et un œil crevé et qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte, un Malgache supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène³ qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et « interrogés », de tous ces patriotes⁴ torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance⁵ étalée, il y a le poison instillé⁶ dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'*ensauvagement* du continent. [...]

Mais parlons des colonisés [...]

Je vois bien ce que la colonisation a détruit : les admirables civilisations indiennes, et que ni Deterding, ni Royal Dutch, ni Standard Oil⁷ ne me consolent jamais des Aztèques ni des Incas.

Je vois bien celles – condamnées à terme – dans lesquelles elle a introduit un principe de routine : Océanie, Nigéria, Nyassaland. Je vois moins bien ce qu'elle a apporté.

Sécurité ? Culture ? juridisme ? En attendant, je regarde et je vois, partout où il y a, face à face, colonisateurs et colonisés, la force, la brutalité, la cruauté, le sadisme, le heurt et, en parodie de la formation culturelle, la fabrication hâtive de quelques milliers de fonctionnaires subalternes⁸, de boys⁹, d'artisans, d'employés de commerce et d'interprètes nécessaires à la bonne marche des affaires.

J'ai parlé de contact.

Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée¹⁰, l'intimidation, la pression, la police, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue¹¹, la suffisance, la muflerie¹², des élites¹³ décérébrées¹⁴, des masses avilies¹⁵.

Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme¹⁶, en chicote¹⁷ et l'homme indigène en instrument de production.

A mon tour de poser une équation : *colonisation = chosification*.

J'entends la tempête. On parle de progrès, de « réalisations », de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires *possibilités* supprimées.

On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemin de fer. Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan¹⁸. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la danse, à la sagesse.

Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme.

On m'en donne plein la vue de tonnage de coton ou de cacao exporté, d'hectares d'oliviers ou de vignes plantés.

Moi, je parle d'*économies* naturelles, d'*économies* harmonieuses et viables, d'*économies* à la mesure de l'homme indigène désorganisées, de cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles, de rafles¹⁹ de produits, de rafles de matières premières.

On se targue²⁰ d'abus supprimés.

Moi aussi, je parle d'abus, mais pour dire qu'aux anciens — très réels — on en a superposé d'autres — très détestables. On me parle de tyrans locaux mis à la raison²¹ ; mais je constate qu'en général ils font très bon ménage avec les nouveaux et que, de ceux-ci aux anciens et vice-versa, il s'est établi, au détriment des peuples, un circuit de bons services et de complicité.

On me parle de civilisation, je parle de prolétarisation²² et de mystification²³.

1. Abrutir : rendre brute. 2. Relativisme : remise en question des valeurs morales. 3. Gangrène : infection (sens propre), corruption (sens figuré). 4. Patriotes : défenseurs de la patrie. 5. Jactance : arrogance, vantardise bavarde. 6. Instillé : infiltré peu à peu. 7. Deterding, Royal Dutch, Standard Oil : compagnies pétrolières. 8. Subalternes : inférieurs. 9. Boys : serviteurs. 10. La corvée : sous l'Ancien Régime, travail obligatoire dû par le paysan à son seigneur. 11. La morgue : l'arrogance. 12. La muflerie : la brutalité. 13. Elites : catégories sociales dominant les autres. 14. Décérébrées : rendues bêtes. 15. Avilies : rendues viles, c'est-à-dire humiliées, déshonorées. 16. Garde-chiourme : surveillant brutal (terme péjoratif). 17. Chicote : fouet. 18. Le Congo-Océan : grande ligne ferroviaire africaine. 19. Rafles : vols. 20. Se targue : se vante. 21. Empêchés de nuire. 22. Transformation en ouvriers exploités. 23. Mensonge organisé.

Émile Zola, *Germinal* (1885), Quatrième partie, chapitre VII

Le roman *Germinal* est une peinture de la vie misérable des mineurs de la fin du XIXe siècle. Il met en scène un conflit entre les mineurs en grève et la compagnie minière. L'ouvrier Étienne Lantier, qui a pris contact, dans son nouveau travail à la mine, avec tout un monde de souffrances et d'injustices, est renvoyé de son atelier pour ses opinions contestataires. Une grève se déclenche, dont il prend la tête, et qui n'aboutit pas. Étienne tient une réunion clandestine, la nuit, dans la forêt, et incite les mineurs à poursuivre la grève. Il harangue les grévistes pour les inciter à ne pas reprendre le travail.

« C'est dans ces circonstances, camarades, que vous devez prendre une décision ce soir. Voulez-vous la continuation de la grève ? et, en ce cas, que comptez-vous faire pour triompher de la Compagnie ? »

Un silence profond tomba du ciel étoilé. La foule, qu'on ne voyait pas, se taisait dans la nuit, sous cette parole qui lui étouffait le cœur; et l'on n'entendait que son souffle désespéré, au travers des arbres.

Mais Étienne, déjà, continuait d'une voix changée. Ce n'était plus le secrétaire de l'association qui parlait, c'était le chef de bande, l'apôtre apportant la vérité. Est-ce qu'il se trouvait des lâches pour manquer à parole ? Quoi ! depuis un mois, on aurait souffert inutilement, on retournerait aux fosses, la tête basse, et l'éternelle misère recommencerait ! Ne valait-il pas mieux mourir tout de suite, en essayant de détruire cette tyrannie du capital qui affamait le travailleur ? Toujours se soumettre devant la faim, jusqu'au moment où la faim, de nouveau, jetait les plus calmes à la révolte, n'était-ce pas un jeu stupide qui ne pouvait durer davantage ? et il montrait les mineurs exploités, supportant à eux seuls les désastres des crises, réduits à ne plus manger, dès que les nécessités de la concurrence abaissaient le prix de revient. Non ! le tarif de boisage n'était pas acceptable, il n'y avait là qu'une économie déguisée, on voulait voler à chaque homme une heure de son travail par jour. C'était trop cette fois, le temps venait où les misérables, poussés à bout, feraient justice.

Il resta les bras en l'air. La foule, à ce mot de justice, secouée d'un long frisson, éclata en applaudissements, qui roulaient avec un bruit de feuilles sèches. Des voix criaient :

« Justice ! ... Il est temps, justice ! »

Peu à peu, Étienne s'échauffait. Il n'avait pas l'abondance facile et coulante de Rasseneur. Les mots lui manquaient souvent, il devait torturer sa phrase, il en sortait par un effort qu'il appuyait d'un coup d'épaule.

Seulement, à ces heurts continuels, il rencontrait des images d'une énergie familière, qui empoignaient son auditoire ; tandis que ses gestes d'ouvrier au chantier, ses coudes rentrés, puis détendus et lançant les poings en avant, sa mâchoire brusquement avancée, comme pour mordre, avaient eux aussi une action extraordinaire sur les camarades. Tous le disaient, il n'était pas grand, mais il se faisait écouter.

« Le salariat est une forme nouvelle de l'esclavage, reprit-il d'une voix plus vibrante. La mine doit être au mineur, comme la mer est au pêcheur, comme la terre est au paysan ... Entendez-vous ! la mine vous appartient, à vous tous qui, depuis un siècle, l'avez payée de tant de sang et de misère ! (...) »

Albert Camus, « L'Artiste et son temps », in *Actuelles*, tome II (1946) © Éditions Gallimard

(...) En tant qu'artistes nous n'avons peut-être pas besoin d'intervenir dans les affaires du siècle. Mais en tant qu'hommes, oui. Le mineur qu'on exploite ou qu'on fusille, les esclaves des camps, ceux des colonies, les légions de persécutés qui couvrent le monde ont besoin, eux, que tous ceux qui peuvent parler relaient leur silence et ne se séparent pas d'eux. Je n'ai pas écrit, jour après jour, des articles et des textes de combat, je n'ai pas participé aux luttes communes parce que j'ai envie que le monde se couvre de statues grecques et de chefs-d'œuvre. L'homme qui, en moi, a cette envie existe. Simplement, il a mieux à essayer de faire vivre les créatures de son imagination. Mais de mes premiers articles jusqu'à mon dernier livre, je n'ai tant, et peut-être trop, écrit que parce que je ne peux m'empêcher d'être tiré du côté de tous les jours, du côté de ceux, quels qu'ils soient, qu'on humilie et qu'on abaisse. Ceux-là ont besoin d'espérer, et si tout se tait, ou si on leur donne à choisir entre deux sortes d'humiliation, les voilà pour toujours désespérés et nous avec eux. Il me semble qu'on ne peut supporter cette idée, et celui qui ne peut la supporter ne peut non plus s'endormir dans sa tour ...

Albert Camus, *L'Homme révolté*, 1951

Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce « non » ?

Il signifie, par exemple, « les choses ont trop duré », « jusque-là oui, au-delà non », « vous allez trop loin », et encore « il y a une limite que vous ne dépasserez pas ». En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de la limite dans ce sentiment du révolté que l'autre « exagère », qu'il étend son droit au-delà de la frontière à partir de laquelle un autre droit lui fait face et le limite. Ainsi, le mouvement de révolte s'appuie, en même temps, sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable et sur la certitude confuse d'un bon droit, plus exactement l'impression, chez le révolté, qu'il est « en droit de... ». La révolte ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon, et quelque part, raison.

« La Caverne », Platon (extrait de *La République*, Livre VII, 384-377 avant notre ère), traduction de Robert Baccou

«Maintenant représente-toi de la façon que voici l'état de notre nature relativement à l'instruction et à l'ignorance. Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ;

ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent ni bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, au loin derrière eux ; entre le feu et les prisonniers passe une route élevée: imagine que le long de cette route est construit un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent devant eux et au dessus desquelles ils font voir leurs merveilles. Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des objets de toute sorte, qui dépassent le mur, et des statuettes d'hommes et d'animaux, en pierre en bois et en toute espèce de matière ; naturellement parmi ces porteurs, les uns parlent et les autres se taisent.

-Voilà, s'écria Glaucou, un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

-Ils nous ressemblent; et d'abord, penses-tu que dans une telle situation ils aient jamais vu autre chose d'eux mêmes et de leurs voisins que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face?

-Et comment, observa Glaucou, s'ils sont forcés de rester la tête immobile durant toute leur vie?

-Et pour les objets qui défilent, n'en est-il pas de même?

-Sans contredit.

-Si donc ils pouvaient s'entretenir ensemble ne penses-tu pas qu'ils prendraient pour des objets réels les ombres qu'ils verraient?

-Il y a nécessité.

-Et si la paroi du fond de la prison avait un écho, chaque fois que l'un des porteurs parlerait, croiraient-ils entendre autre chose que l'ombre qui passerait devant eux?

-Non, par Zeus !

-Assurément de tels hommes n'attribueront de réalité qu'aux ombres des objets fabriqués.

Considère maintenant ce qui leur arrivera naturellement si on les délivre de leurs chaînes et qu'on les guérisse de leur ignorance. Qu'on détache l'un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser immédiatement, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière : en faisant tous ces mouvements, il souffrira et l'éblouissement l'empêchera de distinguer ces objets dont tout à l'heure il voyait les ombres. [...] Il aura je pense besoin d'habitude pour voir les objets de la région supérieure. D'abord, ce seront les ombres qu'il distinguera le plus facilement, puis les images des hommes et des autres objets qui se reflètent dans les eaux, ensuite les objets eux-mêmes. Après cela, il pourra, affrontant la clarté des astres et de la lune, contempler plus facilement pendant la nuit les corps célestes et le ciel lui-même, que pendant le jour le soleil et sa lumière. A la fin j'imagine, ce sera le soleil - non ses vaines images réfléchies dans les eaux ou en quelque autre endroit - mais le soleil lui-même à sa vraie place, qu'il pourra voir et contempler tel qu'il est.

-Nécessairement! [...]

-Comme ce héros d'Homère, ne préférera-t-il pas mille fois n'être qu'un valet de charrue, au service d'un pauvre laboureur, et souffrir tout au monde plutôt que de revenir à ses anciennes illusions de vivre comme il vivait?

-Je suis de ton avis, dit Glaucou, il préférera tout souffrir plutôt que de vivre de cette façon là.

-Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne et aille s'asseoir à son ancienne place : n'aura-t-il pas les yeux aveuglés par les ténèbres en venant brusquement du plein soleil ? Et s'il lui faut entrer de nouveau en compétition, pour juger ces ombres, avec les prisonniers qui n'ont point quitté leurs chaînes, dans le moment où sa vue est encore confuse et avant que ses yeux ne se soient remis (or l'accoutumance à l'obscurité demandera un temps assez long), n'apprêtera-t-il pas à rire à ses dépens, et ne diront-ils pas qu'étant allé là-haut, il en est revenu avec la vue ruinée, de sorte que ce n'est même pas la peine d'essayer d'y monter? Et si quelqu'un tente de les délier et de les conduire en haut, et qu'ils le puissent tenir en leurs mains et tuer, ne le tueront-ils pas?

-Sans aucun doute.

-Maintenant, mon cher Glaucou, il faut appliquer point par point cette image à ce que nous avons dit plus haut, comparer le monde que nous découvrons la vue au séjour de la prison et la lumière du feu qui l'éclaire, à la puissance du soleil.



Dessin de presse : « La Caverne moderne », par Kanar, sur le site cartoonbase.com

Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*, 1830, huile sur toile, 260 x 325 cm, Musée du Louvre, Paris

